

MAGHREBIAN IDENTITY VERSUS WESTERN CULTURE IN ALBERT MEMMI'S *PILLAR OF SALT*

Elena-Brândușa Steiciuc, Professor, PhD, "Ștefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: The Jewish -Tunisian francophone writer Albert Memmi (born in 1920, in Tunis, during the French protectorate) is considered to be one of the founders of Maghrebian literature written in French. His writings – among which we are especially interested in the largely autobiographical novel "La Statue de sel" ("The Pillar of Salt"), 1953, with a foreword by Albert Camus - depict the gap between the colonizer and the colonized world, as well as the sometimes impossible cultural dialogue between East and West.

Our paper deals with the symbolic hero and narrator Alexandre Mordechai Benillouche, torn between the heritage of his ancestors (Jewish and Berber families) and the attraction he feels for modern Western philosophy, for European culture, during the years of the Second World War, in an anti-Semitic context. Alienated from his own culture, Benillouche is betrayed by the Western world and his splitting of the ego will be emblematic for the francophone Maghrebian literature to come, after the Independence years in Algeria, Morocco and Tunisia.

Keywords: Maghreb, Albert Memmi, colonial experience, anti-Semitism, alienation.

Chef de file du roman judéo-maghrébin, le Tunisien Albert Memmi a entrepris par son œuvre la « quête d'une convivialité perdue » et des « racines berbères juives enfouies », comme l'affirmait Jacqueline Arnaud. Écrivain lucide, qui a pratiqué le roman, l'essai, tout comme le genre lyrique¹, il est parmi les premiers à dénoncer l'injustice des colonisateurs, mais aussi les intolérances et les intégrismes des pouvoirs nés après la décolonisation. Son œuvre, « riche en renouvellements », comme Charles Bonn la définit², présente une unité d'ensemble, qui est le résultat du rapport que le roman memmien entretient avec l'autobiographique. En effet, depuis ses débuts et jusqu'à son dernier roman, *La Pharaon*, Memmi fait venir sur le devant de la scène des protagonistes qui sont plus ou moins ses doubles. Ils sont tous en quête d'une identité précaire et, comme nous allons le voir, cette tendance et ce déchirement commencent par *La Statue de sel*, roman sur lequel portera notre analyse et que Memmi définit lui-même comme « la matrice des livres ultérieurs »³.

Le personnage narrateur du premier roman de l'auteur tunisien - dans la composition duquel l'auteur a mis beaucoup de sa propre biographie - s'appelle Alexandre Mordechai Benillouche. Il est la victime d'un triple clivage : né d'une mère berbère illettrée et d'un père juif, bourrelier de son état, il est aliéné par rapport à sa famille, à ses racines ; par rapport au milieu social antisémite où il vit ; par rapport à la culture occidentale qui le trahit. C'est la principale raison de son aliénation et de son dilemme, produits par « son déchirement face à

¹ Son œuvre a été traduite en plusieurs langues et mise au programme des grandes universités de par le monde ; romans : *La statue de sel* - 1953; *Agar* -1955 *Le Scorpion* – 1969; *Le désert* - 1977; *L'écriture colorée* - 1986; *Le Pharaon* - 1989 ; essais : *Portait du colonisé*, précédé par *Portrait du colonisateur* - 1957; *Portrait du juif* – 1962.

² Charles Bonn, Xavier Garnier, Jacques Lecarme, *Littérature francophone. I Le Roman*, Paris, Hatier – AUPELF – UREF, 1997, p. 232.

³ Albert Memmi, « Émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : la génération de 1954 », *Études littéraires. Algérie à plus d'une langue*, vol : 33 No. 3 Automne 2001, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 14.

un Occident inaccessible et un Orient qu'il renie, mais dont il ne peut pas se défaire »⁴, comme le souligne à juste titre Mariannick Schöpfel.

Le texte du roman est une longue confession divisée en trois parties (*L'Impasse*; *Alexandre Mordekhai Benillouche*; *Le monde*) et précédée d'une introduction (*L'Épreuve*) jouant le rôle de cadre au récit qui suit: un examen en philosophie, une « épuisante séance ». Une fois le sujet annoncé, tous ces « vieux étudiants retardés par la guerre ou jeunes garçons à la chance continue »⁵ (p.12) se mettent au travail, sauf le narrateur. Celui-ci entreprend une incursion non pas dans l'histoire de la philosophie mais dans son propre passé. La cinquantaine de pages qui en résultent constitueront les prémices du récit de sa vie, mais aussi un moyen de « mieux voir dans mes ténèbres » (p.14).

L'identité de ce jeune maghrébin à l'époque trouble de l'avant et de l'après-guerre est le résultat d'un brassage culturel complexe : il est « indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite, Africain dans un monde où triomphe l'Europe » (p. 109), ce qui ne saurait entraîner qu'une situation conflictuelle, où qu'il aille. Au lycée français de Tunis, il brille par son intelligence et son assiduité, mais il est conscient de son statut social inférieur, car il provient d'une famille très pauvre, du ghetto juif de la ville. Dans les milieux bourgeois aisés, il est accepté seulement pour ses performances intellectuelles, ce qui lui fait garder ses distances par rapport aux possibles amis, enfants de riches. Dans le camp de travaux forcés, où les Juifs de Tunis sont envoyés pendant l'occupation allemande de son pays (les dernières années de la seconde guerre mondiale) il a du mal à entretenir un dialogue sincère avec les autres prisonniers, justement à cause de son éloignement de la tradition et du patois de son peuple.

Évoquant l'enfance du narrateur, la première partie du roman, *L'Impasse*, est la plus autobiographique et la plus descriptive. L'univers quasi-paradisique de l'enfance est le *Mellah* de Tunis, ghetto juif où s'entassent de nombreuses familles, les unes plus pauvres que les autres. C'est aussi le cas des Benillouche, qui vivent dans une seule chambre, parents et enfants. Les figures tutélaires de l'enfant ont une condition sociale des plus humbles : le père est bourrelier (d'ailleurs, tout cet ouvrage lui est dédié: « À mon père, le bourrelier » – ce qui établit un rapport d'identité entre l'auteur et le narrateur) et la mère, femme illettrée d'origine berbère est dévouée jusqu'au sacrifice à ses enfants et à son mari. À l'intérieur du *Mellah*, les Benillouche ne diffèrent en rien de leurs voisins : ils sont tous des Juifs séfarades pratiquants pour lesquels le Sabbat est un rituel accompli avec dignité, dans le respect total des traditions anciennes. Enfant, Benillouche découvre assez tôt qu'il y a des gens moins fortunés que lui (voir l'épisode du vieux pull-over offert à un enfant voisin par la mère et la jalousie du fils), mais aussi que sa famille se trouve au plus bas de l'échelle sociale.

La prise de conscience du métissage culturel et la quête de la véritable identité commencent pour le jeune héros avec le lycée, épisode qui lui vaut la découverte de l'Autre : la riche bourgeoisie juive de Tunis et le quartier européen. *Alexandre Mordekhai Benillouche*, la section centrale du roman est réservée à cette expérience identitaire et ce n'est pas un hasard si elle porte le nom hétéroclite du protagoniste, composé de trois éléments –

⁴ Mariannick Schöpfel, *Les écrivains francophones du Maghreb*, Paris, Ed. Ellipses, 2000, p. 37.

⁵ Albert Memmi, *La Statue de sel*, Paris, Ed. Corrèa, 1953, rééd. Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 2002, p. 12. Toutes nos références ultérieures porteront sur cette édition et seront mises entre parenthèses à la fin de la citation.

européen, juif, berbère – qui formeront son être. Cette formule onomastique est d'ailleurs hautement symbolique de la structure intérieure de cet individu, de l'amalgame de cultures dont il est issu, en tant que Juif dans la Tunisie française. De par son nom, le protagoniste se situe au point de contact et de conflit de trois cultures, souvent antagonistes, comme le constate avec justesse Nadra Lajri :

« D'un côté, il y a Alexandre, représentant l'image rêvée et idéalisée, aussi grande que le personnage qui porte le même prénom, aussi inaccessible, car il s'agit d'un personnage de légende. De l'autre côté un nom de famille représentant une identité implicitement rejetée, péjorative [...] qui n'a aucune signification symbolique forte : « le fils de l'agneau », un nom sans histoire, sans passé et sans référence. Entre les deux nous trouvons Mordekhaï qui symbolise la revendication d'une identité réelle qui devrait, elle aussi, être réinventée. »⁶

Cette quête de l'adolescent va de pair avec la révolte - contre les rites de sa religion, contre la famille, contre « l'Orient primitif dont il est issu »⁷ - (voir l'épisode *La mort de l'oncle Joseph*), car l'adolescent le plus brillant de sa classe se destine déjà à la philosophie et veut devenir un esprit libre, que les pratiques traditionnelles n'entravent plus :

« ...je savais ce que je ne voulais pas être et confusément ce que je voulais. Je ne serais pas Alexandre Mordekhaï Benillouche, je sortirais de moi-même et irais vers les autres. Je n'étais ni juif, ni oriental, ni pauvre, je n'appartenais pas à ma famille ni à sa religion, j'étais neuf et transparent : j'étais à faire, je serais professeur de philosophie. Et, puisqu'il le fallait, je construirais l'univers entier, à l'aide d'éléments simples et clairs, comme mes maîtres les philosophes, comme Poincaré » (p. 248).

Pourtant, la rupture ne sera pas compensée par une entrée triomphale dans le monde de l'Autre et c'est surtout la troisième partie du récit rétrospectif, *Le monde*, qui parle de la profonde aliénation du héros par rapport à presque tout ce qui l'entoure, Orient et Occident en égale mesure. Il est profondément marqué par deux grandes découvertes, essentielles pour la vie d'un homme : d'une part, l'éros, en compagnie des prostituées du « quartier »; de l'autre, la mort à la suite d'un pogrome qui précède la guerre, laissant beaucoup de cadavres dans le ghetto juif de Tunis, parmi lesquels son ami d'enfance, Bissor. Ces événements ne font qu'entamer l'éloignement de Benillouche par rapport à la philosophie et au parcours intellectuel qu'il avait choisi :

« Que la philosophie et les édifices rationnels sont futiles et vains comparés au concret sanglant du monde des hommes! Les philosophes européens construisent les systèmes moraux les plus rigoureux et vertueux et les hommes politiques, élèves de ces mêmes professeurs, fomentent des assassinats comme moyen de gouvernement. Au prix de quelles luttes j'avais choisi l'Occident et refusé l'Orient en moi ! Je commençais à douter de ce qui me paraissait l'essence de l'Occident: sa philosophie » (p.290).

⁶ Nadra Lajri, « Des maux et des mots : une lecture de *La statue de sel* d'Albert Memmi », www.erudit.org/revue/erudit/2009/v40/n3/039252/3ar.html, page consultée le 30 avril 2014.

⁷ Charles Bonn, Xavier Garnier, Jacques Lecarme, *Littérature francophone. I Le Roman*, Paris, Hatier – AUPELF – UREF, 1997, p. 230.

Au cœur de cette section finale, le chapitre intitulé *Le Camp* est sans doute celui où le questionnement identitaire du narrateur atteint une intensité maximale. Après la conquête de la Tunisie par les Allemands, la politique antisémite du gouvernement de Vichy sera appliquée dans ce pays ayant le statut de protectorat, comme dans toutes les colonies. Par conséquent, un camp de travaux forcés est organisé en plein désert, où la communauté juive doit fournir « un contingent fixé de travailleurs ». Benillouche, déclaré inapte à la visite médicale, à cause d'un ancien problème de santé, est affecté aux services auxiliaires, mais cette situation lui produit une honte intenable : comment accepter que les élites de la communauté juive (les riches ou les intellectuels) soient épargnés, alors que les pauvres n'ont aucune issue ? Renonçant de son propre gré à la place confortable dans les bureaux, le personnage-narrateur rejoint le camp nazi, expérience qui s'avère pire que n'importe quel cauchemar : les détenus y sont, sales, malades, épuisés et couverts de poux. Mal-nourris, ils se disputent pour un morceau de viande ou de pain, dans une « suffocante odeur de ménagerie ».

La question identitaire surgit dans cet espace clos avec plus de violence, car le jeune intellectuel juif, espérant se rendre utile à son peuple, se rend compte à quel point les études et l'adoption du français lui avaient rendu impossible le dialogue avec ses coreligionnaires. Quand un groupe de détenus lui demandent d'organiser un office sabbatique, Benillouche constate que le principal obstacle entre est celui de la langue à employer : l'intellectuel qu'il est devenu, attiré par la culture du colonisateur, s'est éloigné peu à peu du patois tunisien, dans lequel il ne sait pas exprimer les concepts abstraits :

« Je pense en français et mes soliloques intérieurs sont depuis longtemps de langue française. Lorsqu'il m'arrive de me parler en patois, j'ai toujours l'impression bizarre, non d'utiliser une langue étrangère, mais d'entendre une partie obscure de moi-même, trop intime et périmée, oubliée jusqu'à l'étrangeté » (p.314).

Ce cas de schizophrénie culturelle est une constante chez les auteurs maghrébins des premières générations – Feraoun, Mammeri, Dib -, qui avaient été instruits à l'école française. Leur situation correspond à ce que Dominique Combe appelle « le drame du "bilinguisme colonial" [...] vécu sur le mode de la dépossession, comme un vol (et un viol) de la langue maternelle »⁸ En effet, l'aliénation linguistique du colonisé se trouve au cœur du célèbre essai de Memmi, *Portrait du colonisé*, préfacé par Sartre, où l'auteur tunisien parle du « conflit linguistique » du colonisé, qui renonce à sa langue maternelle :

« Dans le conflit linguistique qui habite le colonisé, sa langue maternelle est l'humiliée, l'écrasée. Et ce mépris, objectivement fondé, il finit par le faire sien. De lui-même, il se met à écarter cette langue infirme, à la cacher aux yeux des étrangers, à ne paraître à l'aise que dans la langue du colonisateur. »⁹

Ce « drame linguistique », pour employer les termes de l'essayiste Memmi, est vécu à une intensité maximale par le héros, qui continue à vivre en plein drame existentiel, même après la guerre. La fin de cette histoire circulaire correspond à la solution trouvée par Benillouche afin d'échapper à un monde où il n'a pas d'attaches, qui le déçoit et qu'il déteste.

⁸ Dominique Combe, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995, p. 53.

⁹ Albert Memmi, *Portrait du colonisé* suivi du *Portrait du colonisateur*, Paris, rééd. J.-J. Pauvert, 1957, p. 144.

Le dernier chapitre, *Le départ*, en est la réponse : Benilloche et Henry, son meilleur ami, partent en direction d'Argentine, attirés par une vie nouvelle et par l'espoir d'oublier leurs blessures profondes. La solution au dilemme identitaire et social du héros est douloureuse, mais nécessaire : il quitte l'Occident et l'Orient, car les deux pôles sont désormais dépourvus d'intérêt pour lui : « Avec l'Impasse j'ai rompu parce que ce n'était qu'un rêve d'enfance [...] avec l'Occident parce qu'il est menteur et égoïste » (p.368).

Alexandre Mordechai Benillouche va se forger une nouvelle identité dans un monde nouveau, sans plus se retourner sur le passé, sans continuer à se scruter, car ce geste – dans sa signification biblique – équivaut à la mort. « Comme la femme de Loth, que Dieu changea en statue, puis-je encore vivre au-delà de mon regard ? » se demande le narrateur qui se considère semblable au personnage biblique transformé en statue de sel.

Cet *alter ego* d'Albert Memmi restera un inadapté, un frère de l'Étranger camusien, par sa lucidité et par son incapacité à accepter le compromis ou le mensonge. Être morcelé et tiraillé entre des univers qui ne communiquent pas, il perd ses attaches identitaires profondes, demeurant dans l'incertitude et le désarroi.

Bibliographie

Corpus de travail

Memmi, Albert, *La Statue de sel*, Paris, Ed. Corrèa, 1953, rééd. Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 2002.

Bibliographie critique

Bonn, Charles, Garnier, Xavier et Lecarme, Jacques, *Littérature francophone. I Le Roman*, Paris, Hatier – AUPELF – UREF, 1997.

Combe, Dominique, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995.

Memmi, Albert, *Portrait du colonisé suivi du Portrait du colonisateur*, Paris, rééd. J.-J. Pauvert, 1957.

Memmi, Albert, « Émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : la génération de 1954 », *Études littéraires. Algérie à plus d'une langue*, vol : 33 No. 3 Automne 2001, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 13.

Schöpfel, Mariannick, *Les écrivains francophones du Maghreb*, Paris, Ed. Ellipses, 2000.

Steiciuc, Elena-Brandusa, *Literatura de expresie franceza din Maghreb. O introducere*, Editura Universitatii din Suceava, 2003.

Sitographie

www.erudit.org/revue/edulitt/2009

Lajri, Nadra, « Des maux et des mots : une lecture de *La statue de sel* d'Albert Memmi », www.erudit.org/revue/eruditlitt/2009/v40/n3/039252/3arhtml